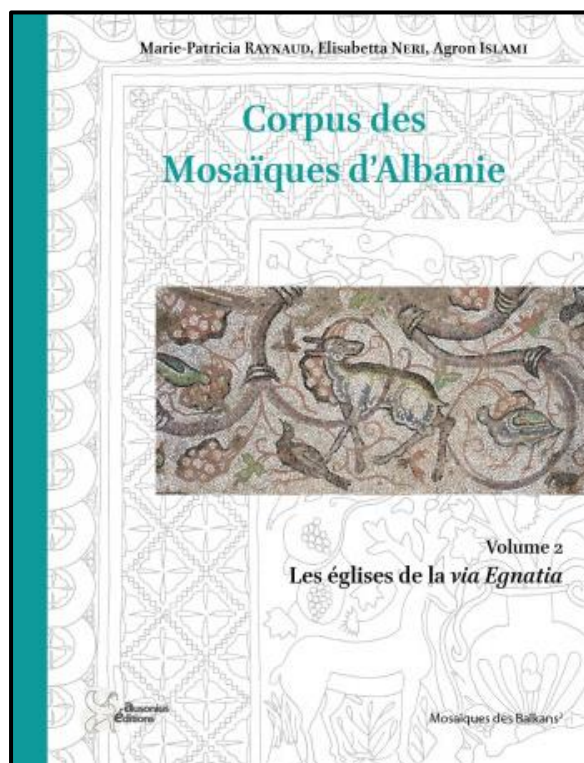


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 14 mars 2025

Henri LAVAGNE



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le deuxième volume du Corpus des mosaïques d'Albanie, Les églises de la Via Egnatia, par Marie-Patricia Raynaud, Elisabetta Neri, Agron Islami, Bordeaux éditions Ausonius, 2024.-337 pages, 393 figures.

Le volume est sous-titré. "Mosaïques des Balkans 2", et c'est effectivement le deuxième volume de cette série qui donnera le panorama complet de toutes les mosaïques de la région des Balkans et constituera le corpus des mosaïques de l'Albanie. Le premier volume, paru en 2018, avait été consacré à "Butrint intramuros" et s'annonçait déjà comme une tête de série importante tant par le niveau scientifique du texte que par la qualité éditoriale (plans et photographies en couleurs). Le présent volume est une nouvelle réussite qui l'emporte encore sur le précédent par la luminosité de l'illustration, les photographies en couleurs étant

nettement plus vives dans le rendu des teintes. Il faut donc se féliciter du choix de l'éditeur Ausonius (Bordeaux) qui a su tirer le meilleur parti d'une illustration réalisée pour la photographie par M.P. Raynaud et Didier Dubois. La présentation des figures et des plans (dessins et plans sont de M.P. Raynaud) accompagnés de très nombreux dessins de détails, est exemplaire car la mise en page est variée et présente le texte de manière très démonstrative. C'est donc d'abord sur le plan éditorial, un livre d'une qualité graphique remarquable et les auteurs de corpus futurs de mosaïques pourront s'en inspirer comme exemple. Dans notre compte rendu du premier volume, nous avions déploré que celui-ci fût publié en anglais (même si la Butrint Foundation avait soutenu l'entreprise) puisque les auteurs étaient principalement français ainsi que la plus grande partie des crédits. Ce choix a été abandonné pour ce deuxième volume au profit du français mais une ample conclusion en albanais le rendra également abordable aux spécialistes de ce pays qui ont bien voulu ouvrir les sites et les chantiers de fouilles et de restauration aux équipes françaises et leur ont réservé le meilleur accueil. Agron Islami, par sa science de l'archéologie locale et son intérêt pour l'entreprise, a été le truchement (ou pour le dire anglais) le meilleur des "go-between" entre les deux pays et ses contributions dans l'ouvrage sont excellentes.

Les sites étudiés se placent sur la Via Egnatia et démontrent une fois encore sa valeur essentielle comme artère fondamentale du pays qui va de Durrës à Heraclea Lyncestis. On trouvera donc ici divers chapitres présentant les mosaïques de Durrës, Arapaj, Tepe, Elbasan et Lin à la frontière du lac d'Ohrid avec la République de Macédoine ; Byllis et sa région feront l'objet du volume 3 à paraître, mais sont souvent citées pour les comparaisons des répertoires des divers ateliers. D'un point de vue historique, un des enseignements à retenir est que la

production en mosaïque des églises est un témoignage fondamental de l'activité encore très vive de la région entre le V^e et le VII^e siècle, alors qu'on avait tendance à estimer qu'un déclin était notable avant la reprise des Balkans par l'empire byzantin à la fin du VIII^e siècle. L'étude très minutieuse des restaurations de la plupart des pavements est un indice incontournable de l'intérêt que l'Eglise portait encore à tous les bâtiments qu'elle avait fondés et décorés à grands frais. La via Egnatia apparaît maintenant comme un axe qui n'est pas abandonné mais innerve le pays et sur lequel circulent autant les pèlerins que les commerçants et les ateliers d'artisans, particulièrement ces "pictores pelegriini" qui y ont laissé leurs traces. Durrës, après une synthèse historique de M.P. Raynaud, est examinée pour les mosaïques de sa chapelle de l'amphithéâtre par E.Neri. Celle-ci étudie les mosaïques murales aux figures saisissantes par la majesté des attitudes et qui suscitent les interrogations des spécialistes pour leur identification et donc leur datation : l'archéologie inclinerait plutôt au X^e siècle et l'iconographie, surtout de la figure féminine centrale, pousse plutôt à adopter une date bien antérieure (V^e-IX^e siècle). L'analyse physico-chimique des tesselles de verre pour fixer la date de la pose (VI^e-VII^e siècle ?) n'est peut-être pas aussi décisive que le dit E.Neri, car la technique relevée de la "cartellina" (feuille d'or fixée à chaud entre le verre soufflé et le verre coulé) nous était déjà apparue bien plus tôt, dans les premières tesselles de verre doré qui forment une partie de l'opus musivum de la mosaïque représentant Polyphème et Ulysse dans la Domus Aurea de Néron à Rome. Si l'on minimise cette preuve basée sur la technique, il reste que la datation très tardive (postérieure au X^e siècle) oblige nécessairement à envisager la question d'une reprise globale avec des tesselles fabriquées bien antérieurement : l'exemple célèbre de la spoliation de revêtements musivaux par Charlemagne dans le palais de Théodoric à Ravenne est évidemment le cas célèbre qui vient à l'esprit. Le recours à l'hypothèse d'une mosaïque pariétale située antérieurement dans un autre bâtiment détruit par un possible séisme nous paraît plus faible. Le dossier des réutilisations de revêtements pariétaux trouve donc ici un exemple particulièrement riche et qui sera certainement rediscuté. Marie-Patricia Raynaud traite ensuite de la basilique d'Arapaj et après une description minutieuse des restes de l'église et de ses mosaïques vivement colorées, elle laisse ouverte la question de la signification d'une scène pastorale qui est énigmatique par son unicité : un personnage armé d'une "longe" enroulée, que nous verrions volontiers comme l'équivalent antique d'un cow-boy texan au moment de lancer son lasso pour capturer un cheval, mais sa position assise sous un arbre rend cette interprétation impossible. Est-ce le propriétaire, un éleveur de chevaux, un dresseur, un simple palefrenier ? J.P. Caillet dans les pages qu'il consacre aux interprétations des scènes figurées a raison de minimiser le rapprochement avec les Géorgiques que Marie Spiro avait soutenu autrefois et qui ne s'impose pas.-

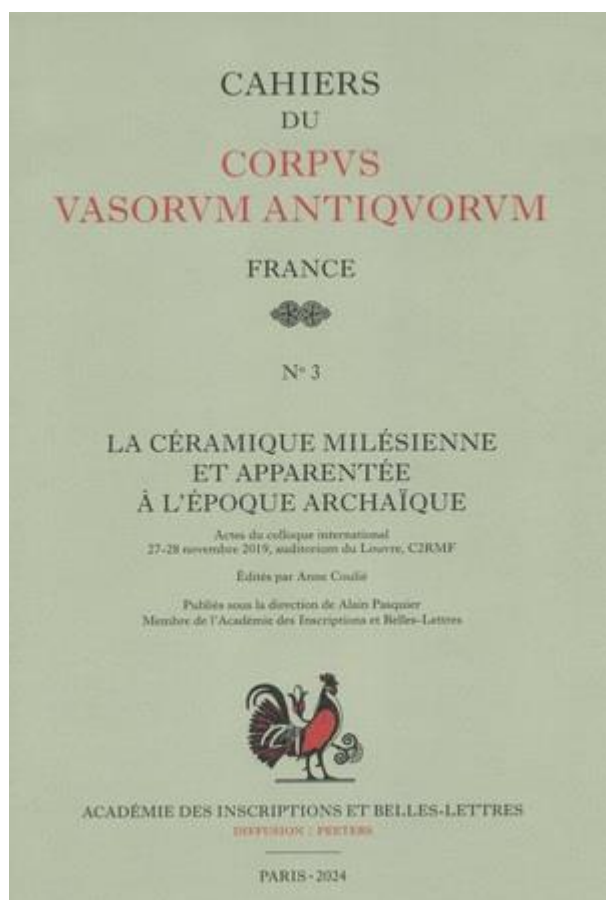
La basilique extra-muros d'Elbasan a fait l'objet de longs développements car sa structure et ses restaurations en rendent la lecture difficile ; les mosaïques sont datables de la fin du VI^e siècle. Un ample dépliant permet de confronter le dessin et les photographies du grand ensemble de la nef, et de suivre la description des animaux d'un bestiaire marin très varié. La mer poissonneuse et la vigne représentées sur un autre secteur ont leur interprétation chrétienne attendue. La mosaïque murale, plus spécialement étudiée par E. Neri, apporte de nombreuses observations d'ordre technique. La mosaïque de Tepe, à l'entrée ouest d'Elbasan, a un décor avec un message chrétien moins intense mais elle offre un exemple rare d'une technique rare qui a recours à la fois à des dalles de pierre et à la mosaïque dans des pavements qui gardent pourtant leur unité stylistique. Le corpus, avec les descriptions proprement dites des mosaïques, s'achève par un chapitre (dû à M.P. Raynaud) très fourni consacré aux pavements de Lin, au bord du lac d'Ohrid. Descriptions très minutieuses des motifs couvrants, inscription en onciales reprenant le psaume 83, qui est rapprochée d'autres inscriptions de Byllis, les rapports de répertoires avec ce site étant fréquents pour cette église. Quelques motifs figurés intrigueront les spécialistes : abeilles ? seiches ? et autres insectes

probablement aquatiques. Une petite chapelle dédiée à Saint Athanase a un pavement beaucoup plus simple que les tessellata étudiés dans tout le volume, puisqu'il s'agit d'un revêtement de galets et de cailloux blancs, assez régulièrement calibrés, où des éléments de terre cuite esquissent un décor circulaire. Appeler ce type de pavement "opus sectile sommaire" nous paraît mal venu car un opus sectile est fait de fragments de marbres découpés, donc d'une tout autre facture. On comparera plutôt avec tous les exemples analogues réunis dans le volume des actes du colloque "Pavements et sols en béton et en mortier : vocabulaire, techniques, diffusion", éd. V. Blanc-Bijon, Ausonius, Bordeaux, 2021. Mais ce sol, d'aspect très rustique, est d'un grand intérêt par l'emploi des éléments de terre cuite dessinant des cercles : nous pencherions, pour notre part, plutôt vers une datation tardive, voire médiévale, en tout cas à une époque où les ateliers de véritables tessellata ne se trouvaient plus en activité dans la région.

Après cette étude remarquable de tous ces pavements des églises de la via Egnatia, vient une synthèse iconographique par J.P. Caillet, présentant des tentatives d'interprétation pour les images les plus complexes, ainsi que de datation, celles-ci étant étayées par de multiples comparaisons avec des pavements d'époque proto-byzantine dont il est le grand connaisseur. Deux chapitres de synthèse par M.P. Raynaud synthétisent les problèmes du "vocabulaire décoratif" privilégié par l'ensemble de ces pavements, et E. Neri revient sur les matériaux employés et les routes de leur approvisionnement. Un développement final permet de comprendre la méthodologie employée par cette publication.

Ce livre est donc beaucoup plus qu'un corpus de type classique dont on déplore parfois le caractère simplement énumératif et descriptif, car ici, aux descriptions minutieuses, succèdent les chapitres de synthèse permettant d'avoir une idée globale des ateliers de la région. Le contexte historique est toujours rappelé et mention est faite des séismes et des passages des armées qui peuvent expliquer l'état des bâtiments et les restaurations des mosaïques, celles-ci étant toujours fondées sur des analyses techniques et chimiques des matériaux.

On souhaite vivement que le corpus des mosaïques d'Albanie poursuive sa parution avec les mêmes membres de l'équipe franco-albanaise, qui ont donné ici un nouveau témoignage de l'importance historique des travaux sur la mosaïque antique et chrétienne. »



La parution des Actes du Colloque international organisé à l'Auditorium du Louvre sous le titre « La céramique milésienne et apparentée à l'époque archaïque » est un événement important dans le cours des recherches actives menée sur la poterie des ateliers de la Grèce de l'Est, où règne principalement le « style des chèvres sauvages ». Alors que l'on attribuait naguère ce style à une école rhodienne supposée, on sait maintenant que Rhodes n'était qu'un lieu d'exportation, et que l'origine de cette imagerie particulière de l'époque dite « orientalisante » se trouve à Milet, la plus brillante cité de la côte ionienne. Les premiers pas des recherches qui ont conduit à une telle affirmation ont été accomplis dès la deuxième moitié du siècle dernier. Cependant ces recherches ont connu récemment des avancées considérables, dues bien sûr à l'exploitation des découvertes archéologiques, comme aussi à l'examen minutieux des formes et des techniques et à la mise au point des ancrages

chronologiques, mais surtout aux enseignements apportés par les analyses de laboratoire. Les actes de ce colloque « moissonnent » toutes ces données et offrent un aspect profondément transformé de cette céramique sur laquelle règne la fameuse « oenochéo Lévy » des collections du Louvre.

V. von Graeve, à partir de tessons de vases inachevés et de déchets de cuisson, dissèque avec précision les différentes étapes de la technique mise en œuvre par ces décors et leur évolution, tandis que Udo Schlotzhauzer clarifie les groupements et rythme les phases successives de cette production milésienne, où l'imagerie se révèle beaucoup plus variée qu'on avait coutume de le croire, en la réduisant aux seules files d'animaux dominées par les chèvres sauvages, d'une espèce inconnue en Grèce mais bien répertoriée en Asie Mineure. Karoline Lölhöffell se penche sur les trouvailles faites à Didymes et la variété des formes qu'on peut y observer, en particulier dans le groupe formé par les vases du style dit « de Fikelloura ». La contribution d'Hölger Grömwald est d'une importance très éclairante : à partir de tessons appartenant à des objets incomplets, et en obéissant à une méthode rigoureuse de reconstitution, il parvient à reconstruire l'ensemble d'ornements interrompus par la cassure et à faire revivre des scènes très animées.

Les communications qui suivent font intervenir les nombreuses analyses de laboratoire, parmi lesquelles l'activation neutronique joue un rôle majeur, comme le démontrent Alexandra Willing et Hans Mommsen en affinant les différences entre les groupes formés à Milet même, ainsi que dans d'autres centres de l'Ionie. De nouvelles analyses d'argile ont été pratiquées sur quelques vases du Louvre : Anne Bouquillon, Anne Coulié et Jean-Paul Berthet en rendent compte, en avertissant des obstacles possibles à franchir dans « l'intercalibration » des différentes méthodes appliquées par des laboratoires distincts. Quoi qu'il en soit, la séparation

entre deux grands groupes chimiques proches, mais bien différenciés, est confirmée dans tous les cas : Milet 1 (argile silico-alumineuse) et Milet 2 (argile plus calcaire). Et c'est avec l'application de l'activation neutronique que Hans Mommsen, Johannes H. Sterba et Anne Coulié ont recherché la provenance de 4 vases de la collection du Louvre, tandis que des analyses biochimiques faites à partir de l'intérieur de 5 vases fermés du même musée parisien, commentées par la même Anne Coulié et Nicolas Garnier, ont fait apparaître la présence d'une sorte de vin, un vin de grenade ou un sirop de raisin noir, avec de l'huile végétale différente de l'huile d'olive.

Le colloque s'est donc concentré sur la céramique de Milet, mais n'a pas négligé l'influence qu'elle exerce sur l'ensemble des productions de la Grèce de l'Est. C'est ce à quoi se sont attachés M.N. Aytaçlar et Yusuf Sezgin, en insistant sur la poterie de l'Eolide, et R. Gül Gürtekin-Demir sur celle de la Lydie, en particulier de Sardes, avec l'apparition d'un petit ensemble particulièrement soigné au sein du « style de Fikelloura », *l'ephesian ware*. Ce style de Fikelloura est également présent parmi les tessons trouvés dans les fouilles de l'îlot de Berezan, où Dmitry E. Chistov et Ioulia I. Ilyina exploitent une stratigraphie dont la clarté est précieuse pour l'établissement de la chronologie qu'on peut adapter à l'ensemble des sites archaïques pontiques, parmi lesquels se trouvent les deux cités de Borysthène et Olbia. La vaisselle de Milet y est un indicateur important : Alla Buisikh y voit la confirmation de la date de 647/646 av. J.-C. donnée par Eusèbe de Césarée pour la fondation de Borysthène, qui passerait à ce moment de l'état de simple *emporion* commercial à celui d'une véritable cité. Quant à Tatyana V. Ryabkova, elle pose la question de savoir si le site de Tarasova Balka, dans le Trans-Kouban, est un véritable établissement ou un sanctuaire de nomades : les trouvailles qu'on y a faites contiennent des tessons de céramique milésienne, mais certaines structures et la découverte d'objets étranges vont plutôt dans le sens de la deuxième option.

Les deux dernières contributions traitent des nombreux problèmes qui touchent à la transmission de l'imagerie gréco-orientale vers l'Italie. Mario Denti l'envisage dans sa plus grande généralité, en interprétant ce transfert « comme le fruit de la manifestation et de l'affirmation de possibles liens ponctuels (diplomatiques, gentilices ?) entre des commanditaires occidentaux et les élites appartenant aux lieux d'origine de cette production ». Christian Mazet, lui, fait un plan très rapproché d'un artiste dont l'origine a été maintes fois discutée, le « Peintre des Hirondelles ». Au terme de son étude, l'auteur le décrit comme un « peintre immigré dans l'écriture d'une histoire matérielle des interactions entre la cité de Vulci et le monde méditerranéen ». Formé à Milet, ce créateur, « pour vivre à Vulci, était devenu vulcien », formule d'A. Giuliano que Christian Mazet reprend à son compte. Sa démonstration est très convaincante.

Ce volume, qu'on a attendu trop longtemps, livre donc l'état des recherches menées sur plusieurs fronts dans ce domaine important de la céramique grecque : il marque les progrès considérables accomplis quant à la compréhension du rôle majeur exercé par les ateliers de Milet, la « perle de l'Ionie », pour reprendre l'expression d'Hérodote. Il faut remercier Anne Coulié d'avoir provoqué une telle synergie qui modifie profondément les données d'une enquête souvent reprise par les céramologues.



« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie de la part de son autrice*, Madame Catherine Vanderheyde, le volume intitulé *La Sculpture byzantine du IX^e au XV^e siècle: contexte – mise en œuvre – décors*. Paris : Éditions A. & J. Picard, 2020. 364 p., 193 fig. Maître de conférences habilitée à l'Université de Strasbourg depuis 2004 où elle a succédé après Bernard Bavant à Jean-Michel Spieser dans l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie du monde byzantin, elle est aussi chargée de cours à l'Université libre de Bruxelles. Membre belge de l'École française d'Athènes (1997-2000), elle connaît intimement le terrain grec et balkanique par les fouilles auxquelles elle a participé, ou qu'elle dirige, comme celles de Caričin Grad (Serbie) ou les nombreuses missions qu'elle a menées en Grèce, Bulgarie, Turquie et Syrie. Sa thèse de doctorat dirigée par Jean-Pierre Sodini et soutenue en

1996 en est le premier témoignage d'ensemble, publié en 2005 par l'École française d'Athènes : *La sculpture architecturale du thème de Nikopolis du x^e au début du xiii^e siècle (Étolie-Acarmanie, Épire et Sud de l'Albanie)*, Supplément au Bulletin de Correspondance Hellénique n° 45, Athènes, 2005, 198 p., 171 ill.

L'ouvrage de 2025, issu de son mémoire d'habilitation de 2014, repose sur une longue recherche, étendue à l'ensemble des territoires autrefois byzantins, de matériaux particulièrement dispersés, souvent réduits à de simples fragments, la plupart hors de leur contexte, rarement pourvus d'inscriptions et difficilement datables. La sculpture byzantine n'a pas le prestige des mosaïques, des fresques ou des enluminures et a longtemps été négligée voire écartée au xix^e siècle, avant de susciter un regain d'intérêt autour des années 1970 à partir des deux volumes d'André Grabar (1963, 1970) et une floraison de publications. Les grands traits de cette bibliographie qui occupe 37 pages du volume sont évoqués dans l'introduction. Je rappellerai à ce propos les articles précurseurs de Jean-Pierre Sodini et son rapport programmatique au X^e Congrès international d'archéologie chrétienne sur la sculpture architecturale à l'époque paléochrétienne en Illyricum (1984).

Catherine Vanderheyde est la première à pouvoir se fonder sur une connaissance inégalée de cette documentation et des années d'enseignement pour oser en proposer ici un « guide » qui fasse le point sur le progrès des connaissances. Elle en donne une synthèse très claire et très personnelle. Après l'introduction historiographique du sujet, et un bref rappel des grandes lignes du contexte historique, la matière est divisée en trois parties, l'iconographie à laquelle se limitent souvent les historiens de l'art, n'étant abordée qu'à la fin (p. 167-282).

La première partie « De la ronde-bosse au bas-relief architectural » justifie la chronologie qui limite ce guide à la période ix^e-xv^e siècle et en décrit ensuite l'évolution. Le détachement progressif de la sculpture antique n'empêche pas la prégnance de son idéal que rappelle la présence des chefs d'œuvre conservés à l'Hippodrome et la ronde-bosse subsiste réservée à de rares statues impériales au sommet de colonnes honorifiques comme celle de Michel VIII après la reconquête de Constantinople sur les Latins. Le passage au bas-relief relève en grande

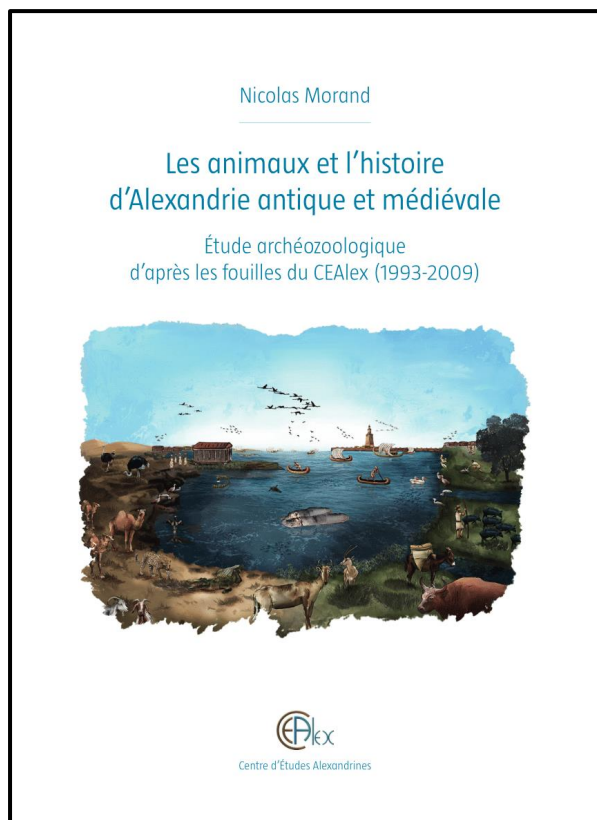
partie de la réticence des sculpteurs méso-byzantins à représenter les figures religieuses de la même manière que les Anciens avaient représenté leurs dieux. La sculpture s'épanouit progressivement sur le mobilier liturgique, ambons, plaques de parapets divers puis sur les barrières de chœur (*templa*) et s'affirme à partir du rétablissement des Images de 843 sur des éléments architecturaux ou sur des plaques de pierre ou de marbre, ou d'ivoire qui s'inspirent de plus en plus du modèle des icônes en bois majoritaires. Le chapitre détaille les principales étapes de ce développement jusqu'à l'époque tardive où la sculpture reste d'un très haut niveau et revient au modèle théodosien préservé dans la capitale, tout en insérant des motifs latins comme l'héraldique et en créant, notamment à Mistra, des œuvres hybrides d'influence italienne. L'exposé s'attache à identifier l'origine géographique des sculpteurs, la reprise des éléments issus de l'art sassanide ou arabe et la transposition sur le marbre des effets de l'orfèvrerie au travers de nombreux exemples richement illustrés.

La deuxième partie est sans équivalent dans la littérature si l'on excepte le travail du regretté Anthony Cutler sur les ivoires byzantins, (*The Hand of the Master, Craftmanship, Ivory and Society in Byzantium (9th-11th c.)*, Princeton, 1994) qui était parvenu à disséquer pour ainsi dire leur mode de production et leur usage, identifier le milieu de leurs commanditaires, et dénoncer au contraire les fausses identifications d'artistes et datations erronées des œuvres. Catherine Vanderheyde dispose d'une documentation moins squelettique, traite en effet, grâce aux documents écrits et aux inscriptions, des commanditaires, des artistes, parfois nommés, des artisans et des noms dont on les qualifie – *lithoxoos*, *marmarios*, *mastoros* ou *maestros* –, puis surtout des méthodes employées et de l'organisation de la production. Ces pages sont parmi les plus novatrices du livre, traitant des matériaux employés, marbres, pierres colorées, calcaire, plâtre, bois et terre cuite, remplois, puis des outils et des différentes techniques dont la sculpture ajourée, le champlévé et la finition polychrome. La troisième partie combine une typologie iconographique des décors – géométriques, végétaux, inscriptions grecques ou coufiques, apotropaïques, zoomorphes ou monstrueux et anthropomorphes – avec des indications sur leur évolution chronologique que je ne peux résumer ici.

La richesse de la documentation est servie par une abondante illustration couleur de grande qualité dont de nombreux clichés de l'autrice (193 fig pour 286 p. de texte, notes, bibliographie, index exclus) mise en valeur par la mise en page et la correspondance étroite des figures et de leur commentaire. Un seul regret, que les légendes n'indiquent pas la date fût-elle approximative de la sculpture concernée.

La lectrice non spécialiste que je suis a pris un grand intérêt et du plaisir à la découverte de cette introduction à un domaine qui associe histoire de l'art, archéologie et histoire. Mais je laisse ici la parole à deux recenseurs plus qualifiés, le Professeur Henry Maguire (émérite, Johns Hopkins) qui y voit un « coherent account of Byzantine sculpture ... well informed, judicious, and illuminating » et à Brigitte Pitarakis (CNRS) « un manuel de référence pour l'étude de la sculpture byzantine ». Pour terminer, je me permets d'ajouter le message reçu de notre collègue Jean-Michel Spieser : « le livre de C. Vanderheyde sur la sculpture mérite largement le prix Schlumberger. Il est très complet, prend en compte tous les aspects de la sculpture, y compris des aspects techniques. C'est vraiment le livre qui manquait sur la sculpture byzantine ».

* Un cas épineux est celui de la forme féminine du substantif « auteur ». Il existe ou il a existé des formes concurrentes, telles que « authoressse » ou « autouressse », « autrice » (assez faiblement usité) et plus souvent aujourd'hui « auteure ». On observera que l'on parle couramment de « créatrice » et de « réalisatrice » : or la notion d'« auteur » n'est pas moins abstraite que celle de « créateur » ou de « réalisateur ». « Autrice », dont la formation est plus satisfaisante, n'est pas complètement sorti de l'usage, et semble même connaître une certaine faveur, notamment dans le monde universitaire, assez rétif à adopter la forme « auteure ». Mais dans ce cas, le caractère tout à fait spécifique de la notion, qui enveloppe une grande part d'abstraction, peut justifier le maintien de la forme masculine, comme c'est le cas pour « poète » voire pour « médecin ». L'étude de ce cas illustre l'ancrage dans la langue des formes anciennes en « -trice », ce mode de féminisation ayant toujours la faveur de l'usage. (Rapport de l'Académie française sur la féminisation des noms de métier).



Nicolas Morand, *Les animaux et l'histoire d'Alexandrie antique et médiévale. Étude archéozoologique d'après les fouilles du CEAlex (1993-2009)*, Études Alexandrines 54, Alexandrie, 2021 (distribué en 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage de Monsieur Nicolas Morand, *Les animaux et l'histoire d'Alexandrie antique et médiévale. Étude archéozoologique d'après les fouilles du CEAlex (1993-2009)*, paru aux éditions du Centre d'Études Alexandrines, Alexandrie, 2021 [2023] et distribué par Peeters à Leuven.

Ce cinquante-quatrième tome de la collection des Études Alexandrines est consacré à la publication des 32 266 ossements animaux mis au jour au cours des fouilles du CEAlex, au cours de 16 années, de 1993 à 2009. Dans les 443 pages de ce fort volume cartonné de

format A4, illustré de nombreux dessins et photographies, Nicolas Morand entreprend de donner un catalogue des vestiges fauniques sur la longue durée, se répartissant de façon égale entre la période hellénistique, l'Empire romain et l'époque médiévale (jusqu'à la fin du XV^e siècle). L'auteur nous livre ici la publication de sa thèse de doctorat soutenue au Muséum national d'histoire naturelle de Paris (Mhn) où il a acquis sa formation et dont il est membre via l'équipe du Centre de Recherche Archéologique de la vallée de l'Oise (CRAVO).

L'étude des ossements d'animaux est cruciale pour la compréhension des sociétés passées, car elle fournit des informations à la fois sur les pratiques alimentaires et sur l'exploitation des restes d'animaux en tant que matière première. Les analyses archéozoologiques de restes animaux provenant de dépôts domestiques sont rares en Égypte. Seule une quarantaine de publications traitent des vestiges fauniques, pour un peu plus de 320 000 ossements. L'étude proposée pour Alexandrie marque donc une étape importante dans la recherche sur les relations entre les populations humaines et animales en Égypte.

Le chapitre 1 pose le cadre géographique de la ville portuaire grecque d'Alexandrie, port maritime et aussi lacustre comme le souligne Strabon, en contact avec le Nil via un canal navigable. **Le chapitre 2** développe le cadre d'étude et expose les méthodes. Les sources textuelles, les fouilles archéologiques dans la ville et les prospections géophysiques apportent des informations qui se complètent sur l'histoire des monuments politiques et religieux, le tracé des murailles, l'organisation des quartiers résidentiels, les nécropoles antiques et les cimetières médiévaux. Cette courte synthèse introductive dresse un bilan de nos connaissances sur la ville, afin de mieux comprendre l'importance de l'approche archéozoologique dans le quartier du Brouchion, autour et à l'intérieur des palais royaux. Les travaux menés à Alexandrie par le Centre d'Études Alexandrines (CEAlex) s'inscrivent dans le cadre d'opérations de sauvetage archéologique, au moyen de fouilles d'urgence. Sur les

quatorze sites fouillés, sept ont été sélectionnés en raison de leur nature (domestique, artisanale, utilitaire) et des quantités d'ossements animaux découverts. **Le chapitre 3** donne un aperçu du corpus archéozoologique (32 700 NISP, Number of Identified Specimens) en résumant l'état de conservation du matériel et la diversité des espèces identifiées (108 taxons). Des notes sur les sept sites sélectionnés et leurs assemblages fauniques respectifs sont ensuite présentées.

Après avoir présenté l'aperçu historique, archéologique et méthodologique, plusieurs chapitres thématiques et diachroniques présentent les résultats qualitatifs et quantitatifs de l'étude du matériel faunique. Des figures illustrent ces données (graphiques et photographies), afin de rendre plus accessibles les données obtenues. Pour chaque aspect abordé, de courts résumés sont accompagnés d'interprétations qui mettent en lumière des pratiques humaines telles que la sélection des animaux ou le choix des morceaux de viande. **Le chapitre 4** sur le bétail commence par la triade domestique : le bœuf, le porc et les caprins (mouton et chèvre). Ces trois taxons sont majoritaires avec 12 000 ossements répartis dans les échantillons depuis la période hellénistique jusqu'au Moyen Âge. La comparaison des proportions de la triade (NISP et masse) par type de contexte (fosses, dépotoirs, tranchées de fondation de murs) et par entités spatiales (rues, unités d'habitation, parcelles) met en évidence des différences à des échelles variables : des sites aux secteurs et d'une phase à l'autre. La triade n'est pas consommée de la même manière au cours des siècles. Les analyses des âges d'abattage et du sexe des animaux sont des étapes importantes pour proposer des hypothèses sur la sélection des spécimens. Ces recherches sont complétées par l'étude des marques de découpe et de cuisson, puis de la répartition anatomique. Une lecture descriptive et interprétative détaillée des marques anthropiques et du choix des morceaux est proposée. Les préparations alimentaires antiques et médiévales sont ainsi esquissées. La section sur la triade domestique se termine par une analyse morphologique des spécimens basée sur la hauteur au garrot et le LSI (Log Size Index).

Les ossements d'équidés (chevaux, ânes, mulets, bardots) sont rares dans les échantillons, moins de 5 % du NISP. La distinction entre les espèces reste difficile, et seule l'analyse de l'ADN est pleinement efficace pour leur détermination. Les données métriques permettent néanmoins d'observer la présence de grands spécimens (chevaux ?) et de plus petits (ânes ?). Quelques données sur les âges et les traces de découpe sur les os sont à la base d'une réflexion sur la place des équidés dans l'alimentation carnée à Alexandrie et dans le reste de l'Égypte ptolémaïque. Enfin, l'étude de la volaille domestique clôt ce chapitre. Les proportions du coq, oiseau probablement introduit en Égypte à l'époque hellénistique, et de l'oie cendrée, seule espèce à avoir été domestiquée à l'époque pharaonique, posent la question de leur place dans l'économie de la ville. Dès les premiers siècles de la période hellénistique, la poule est plus fréquente que l'oie et les oiseaux sauvages. Les poules sont majoritaires d'après l'étude des dépôts calcaires dans les os, la présence d'ergots et l'analyse du dimorphisme sexuel. La viande et les oeufs étaient donc valorisés. Les mesures des quelques ossements d'oies illustrent leur grande taille, une particularité égyptienne.

Le chapitre 5 est consacré à l'exploitation de la biodiversité ancienne et médiévale d'un territoire situé entre le delta du Nil, le désert de Libye et la mer Méditerranée. Au sein de l'avifaune, une trentaine de taxons ont été identifiés. Les plus représentés sont les anatins, qui comprennent les canards et les fuligules. Ces oiseaux ont certainement été capturés sur le lac Mariout ou dans les environs de la région lacustre. D'autres espèces sont plus occasionnelles comme les flamants, les grues et les pélicans. L'absence de tamisage des sédiments entraîne certainement une sous-représentation de l'avifaune dans les échantillons faunistiques. L'analyse diachronique des proportions pourrait indiquer une augmentation des anatins et des ansérines au cours de l'Antiquité, alors qu'au Moyen Âge, c'est le coq qui est l'oiseau le plus consommé.

La chasse aux animaux sauvages et dangereux est attestée par la présence d'hippopotames et de crocodiles. Les ossements de ces animaux sont rares, mais fournissent quelques informations sur leur exploitation dans l'Antiquité gréco-romaine. Par exemple, un humérus d'hippopotame a été scié lors de la découpe de la carcasse. Des traces de découpe sur une plaque de peau de crocodile révèlent une activité de traitement de la peau à l'époque romaine tardive. Pour les animaux du désert, ce sont tout d'abord les mammifères sauvages (gazelles, bubales) certainement chassés dans la partie semi-désertique de la campagne alexandrine, dans la Maréotide des puits. L'autruche est également attestée par des coquilles d'œufs à l'époque hellénistique et par des ossements à l'époque romaine tardive, époque à laquelle des preuves directes de la consommation de ce grand oiseau africain sont trouvées à Alexandrie. Enfin, des animaux allochtones comme le cerf et le daim révèlent des échanges à l'époque hellénistique avec le monde égéen et l'Asie Mineure.

La partie consacrée à l'exploitation des ressources aquatiques se termine par la pêche (p. 212-225). À l'époque hellénistique, les perches du Nil, les plus grands spécimens de plus d'un mètre de long, sont majoritaires. Certains dépôts particuliers de la période romaine tardive semblent indiquer la présence de préparations de tilapias, de cyprinidés et de mugilidés dans la zone artisanale du site de fouille du théâtre du Diana. Au Moyen Âge, les taxons d'eau douce et d'eau saumâtre sont toujours privilégiés. Enfin, les restes de carapaces de tortues marines sont également contextualisés dans l'histoire alimentaire de la ville.

Le chapitre 7 traite de l'exploitation des matériaux durs d'origine animale. Plusieurs sites du corpus ont livré quelques os travaillés, parfois plusieurs centaines (p. 227-265). Ce matériel, souvent traité en histoire de l'art, mais peu exploité en archéozoologie, est examiné ici afin de documenter les stratégies d'approvisionnement et de traitement des artisans alexandrins. Les ossements d'équidés, de bovidés et de cervidés sont les taxons les plus utilisés. Des fragments de dromadaires sciés ont également été trouvés dans des niveaux hellénistiques (p. 231). Quelques fragments d'ivoire d'éléphant d'Afrique et de rhinocéros unicolore indien sont également présents en très faible quantité. Deux lots particuliers d'os travaillés ont été mis en évidence, le premier à l'époque hellénistique sur le site de la rue Fouad (p. 233-236) et le second à l'époque romaine tardive sur le site du théâtre du Diana (p. 250-255). Pour étudier ces rejets d'atelier, une grille de classification par espèce, par os et par traitement des pièces osseuses a été utilisée. Cette analyse a permis de mettre en évidence les différentes stratégies d'approvisionnement, de sélection des pièces et de traitement des matériaux dans les zones de production. Outre le travail de l'os, les coquilles de mollusques ont également été utilisées à des fins artisanales et décoratives.

Chapitre 8. Le dernier chapitre de l'ouvrage propose une synthèse des différents aspects de la vie à Alexandrie à partir des données archéozoologiques. Ces résultats inédits permettent de mieux comprendre les stratégies d'approvisionnement en viande et en produits artisanaux au cours des trois grandes périodes de l'histoire de la ville. Les connaissances historiques et les données archéologiques enrichissent l'étude de l'exploitation animale en contexte urbain. Le premier point résume les pratiques alimentaires de la population étrangère et aisée du quartier du Brouchion, proche des palais royaux (p. 275-284). Les proportions du petit bétail dans l'alimentation (moutons et porcs) changent considérablement entre l'époque hellénistique précoce et l'époque romaine précoce. Les grandes quantités de moutons sur un site de la fin du 4^e et du début du 3^e siècle avant J.-C. ouvrent une discussion sur l'origine et les activités des premiers habitants de la ville. Ensuite, le porc prend une place prépondérante pour atteindre 80 % des NR3 (nombre de restes de la triade domestique) durant l'Antiquité. Cette place prépondérante dans l'alimentation est à rapprocher des habitudes alimentaires romaines ; les études céramiques convergent également en ce sens. La place du coq est également intéressante dans les relations de l'Égypte avec le monde antique. Cet oiseau prend une place importante dans l'économie de la cité dès l'époque hellénistique, phénomène observé dans

plusieurs régions de la Méditerranée orientale. L'exploitation de la faune locale par les élites grecques (ou hellénisées) montre l'acculturation de ces populations étrangères au monde égyptien et à ses animaux emblématiques : hippopotames, crocodiles, autruches et bovidés sauvages (bubales, gazelles). Ces animaux ont été intégrés dans l'alimentation carnée de manière durable. Enfin, la consommation de mollusques marins, de l'huître au murex, met en évidence l'introduction de nouvelles pratiques alimentaires en Égypte. Avant la période hellénistique, les coquillages marins méditerranéens n'étaient pas ou peu consommés par les Égyptiens. Les sites hellénistiques sont des fenêtres sur l'environnement où des espaces de production artisanale ont été révélés par le matériel archéozoologique grâce à des approches spatiales (p. 285-287). Les os sciés de dromadaires et d'équidés témoignent de la récupération d'os d'animaux – provenant d'animaux précédemment utilisés pour le transport de marchandises ou de personnes – pour la production d'objets.

Pour la période romaine tardive, nous suivons l'évolution du quartier du Brouchion et surtout de la zone artisanale mise au jour sur le site du théâtre du Diana (p. 289-294). Les activités de boucherie ont été mises en évidence par des rejets fauniques présentant des caractéristiques particulières : une très forte proportion de viande de bœuf, une découpe particulière et une distribution anatomique caractéristique. Si les éléments architecturaux ont été retrouvés à l'époque médiévale, le matériel archéologique et la répartition spatiale des vestiges révèlent des zones de traitement des carcasses de bovins d'une part, et des zones de travail des pierres semi-précieuses, du corail rouge et des huîtres perlières de la mer Rouge d'autre part (p. 291). L'artisanat coexistait avec des activités de boucherie, certainement pour obtenir des matières premières. De nombreux os de bovins ont été récupérés pour la production d'objets. Certains d'entre eux (scapulas, humeri, métapodes) ont été spécifiquement utilisés pour fabriquer des épingles, des pièces de jeu et des éléments décoratifs.

La dernière partie du chapitre traite de la période médiévale à partir d'une étude de cas : la citerne el-Nabih (p. 297-300). Bien qu'il s'agisse d'un petit échantillon, l'arrière-plan associé à sa construction et à sa réparation a livré de grandes quantités d'ossements. Des tendances communes à l'ensemble du monde musulman se dégagent, comme la consommation importante de chèvres et la très faible place du porc. Les jeunes moutons, les dromadaires et les mollusques marins ouvrent une discussion sur les particularités sociales et régionales. L'étude croisée avec des textes médiévaux fournissant des informations sur les choix alimentaires des différentes catégories sociales de la société égyptienne indique que les déchets de la citerne indiquent le régime alimentaire des bâtisseurs, mais aussi d'une plus grande partie des habitants vivant à proximité, étant donné la diversité des taxons.

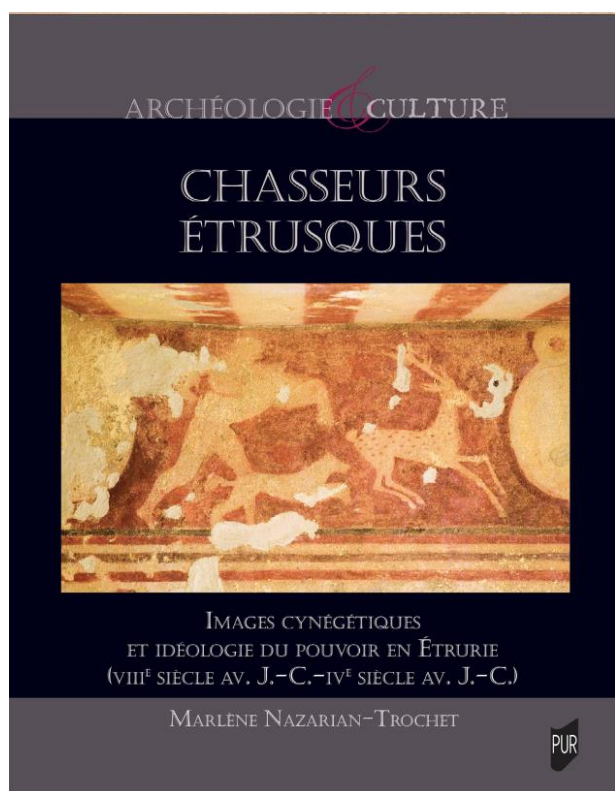
La conclusion fait le point des connaissances archéozoologiques sur les choix alimentaires et les activités artisanales de ce quartier d'Alexandrie (p. 301-303). Des parallèles sont observés tant dans les sociétés méditerranéennes que dans les traditions égyptiennes de l'époque pharaonique, illustrant les multiples influences dans la société alexandrine, au carrefour des mondes anciens. La recherche doit se poursuivre afin d'étayer ces résultats, notamment en multipliant les collaborations. Cependant, les fouilles archéologiques des zones de peuplement en Égypte sont encore rares et les protocoles de fouilles ne sont généralement pas adaptés aux études bioarchéologiques (archéozoologie, archéobotanique). En revanche, un dynamisme récent permet la création de nouvelles équipes pluridisciplinaires. Des perspectives s'ouvrent, notamment à l'échelle du delta du Nil, région encore peu documentée sur les pratiques d'élevage, de chasse et de pêche entre le premier millénaire avant notre ère et le Moyen Âge.

Nicolas Morand s'inscrit dans la lignée des archéologues qui étudient, décrivent et classent le mobilier sorti des fouilles, afin de mieux appréhender par la culture matérielle la vie

quotidienne des Alexandrins depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. Distinguant ce qui relève d'un côté de l'alimentation des habitants et de l'autre des restes fauniques utilisés comme matériau dur (dents, ivoire, coquilles et surtout les os), à des fins de production d'outils ou d'objets fonctionnels et/ou décoratifs où l'os cherche souvent à imiter l'ivoire, il entreprend ensuite de comparer les données alexandrines avec les enquêtes menées sur les grands sites urbains antiques, à Athènes et à Carthage pour ne citer que des capitales, afin de discerner « de nouvelles données sur l'histoire de ces villes dans leurs stratégies d'approvisionnement en denrées alimentaires, sur la transformation de la viande et de sa distribution dans ces milieux urbains, sur les préparations culinaires ou encore les activités artisanales des populations qui les occupaient ». À noter que les artisans alexandrins du travail de l'os et dans une moindre mesure de l'ivoire (qui renvoie au commerce de longue distance) étaient particulièrement réputés et que plusieurs ateliers ont été trouvés avec des objets en cours d'élaboration dans plusieurs fouilles du CEAlex.

Il éclaire des aspects de la vie quotidienne, avec les pratiques alimentaires des populations grecques et romaines polythéistes, puis largement christianisées avant les changements dus à l'arrivée de l'Islam avec ses préférences et ses interdits. Il illustre l'exploitation des matières dures d'origine animale et leurs usages dans l'espace urbain de l'Alexandrie antique et médiévale. Les espèces originaires du continent européen et de la région indo-pacifique sont des témoignages précieux des réseaux d'échange commerciaux d'Alexandrie au nord vers la Méditerranée et vers le Sud, vers le continent africain voire jusqu'en Inde avec un commerce attesté par ailleurs.

Pour finir, un mot sur l'illustration de la couverture qui ne présente pas un squelette d'animal, mais une image d'Alexandrie où sont regroupés beaucoup d'animaux bien en chair, des quadrupèdes, des poissons dans la Méditerranée, des oiseaux qui survolent la ville ou importés à grands frais de contrées lointaines : une véritable arche de Noé qui évoque la variété des espèces élevées, pêchées, chassées par les Alexandrins sur la longue durée depuis la fondation de la cité jusqu'à la fin du Moyen Âge.



Marlène Nazarian-Trochet, *Chasseurs étrusques. Images cynégétiques et idéologie du pouvoir en Étrurie (VIII^e siècle av. J.-C. -IV^e siècle. av. J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection Archéologie et Culture, 2024.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de son auteur, l'ouvrage de Marlène Nazarian-Trochet, *Chasseurs étrusques. Images cynégétiques et idéologie du pouvoir en Étrurie (VIII^e siècle av. J.-C. -IV^e siècle. av. J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection Archéologie et Culture, 2024, 241 pages, 120 fig., 13 planches en couleurs.

L'ouvrage, issu d'une thèse de l'université Paris Nanterre (2017), aborde l'étude des représentations cynégétiques sur un arc temporel large depuis les premières figurations animales (IX^e -VIII^e s. av. J.-C.), au moment de la formation des villes étrusques et des élites qui les dirigent,

jusqu'au IV^e siècle av. J.-C., marqué par la progression de la conquête romaine de l'Étrurie. Le livre est construit en quatre parties thématiques analysées, chacune, dans une perspective chronologique : 1. Chasse et idéologie du pouvoir en Étrurie. Des premières représentations à l'émergence de nouvelles aristocraties dans la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C. ; 2. Le chasseur mythique ; 3. Chasseur et prédateur : l'animalité dans la cité ; 4. Le chasseur et la mort : mutation de l'emploi des thèmes cynégétiques à partir du milieu du V^e siècle av. J.-C.

Chasseurs étrusques paraît 40 ans après la publication du livre de Giovannangelo Camporeale, *La caccia in Etruria* (1984), centré sur les *realia* de la chasse depuis l'époque villanovienne jusqu'à la période hellénistique, en suivant un classement par espèce animale. L'étude de M. Nazarian-Trochet, tout en prenant appui sur cet ouvrage de référence, renouvelle profondément les objectifs même de la recherche en étudiant le statut symbolique de la chasse dans sa dimension politique, sociale et rituelle, ce qui la conduit à élargir son champ d'étude aux chasses mythiques et animalières. Cette enquête exigeante et complexe repose sur l'analyse minutieuse d'un corpus judicieusement sélectionné, une maîtrise consommée des méthodes d'analyse et d'interprétation des images, nourrie par une connaissance approfondie de l'archéologie et de l'histoire de l'Étrurie et de ses rapports avec la puissance romaine. Prenant appui sur les découvertes récentes et les travaux menés sur les corpus de comparaison grecs et romains, l'ouvrage met aussi en lumière, à partir d'arguments précis et bien documentés, le rôle essentiel des modèles de souveraineté élaborés dans les monarchies et les empires du Proche-Orient et de l'Égypte.

Le plan, le traitement des données, sériel ou centré sur un objet ou un monument en fonction de la documentation, le choix et la distribution des illustrations, le catalogue synthétique des 193 scènes étudiées présenté en annexe, montrent l'intelligence et le soin avec lesquels l'auteur a conçu l'ensemble du volume. La perspective diachronique adoptée pour chaque partie permet au lecteur de mesurer de façon fine le processus de création des premières images, la sélection d'un vocabulaire et son enrichissement au fil des transferts et des

réélaborations de motifs et de scènes cynégétiques issus d'autres contextes géographiques et culturels, grâce aux échanges commerciaux et aux mobilités artisanales qui apportent de nouvelles dynamiques aux ateliers locaux. Le livre montre également comment les figures idéales élaborées par les élites étrusques pour asseoir leur prestige, le chasseur d'un côté, le maître du troupeau de l'autre, définies dès les premières représentations figurées, se maintiennent au fil des emprunts et du renouvellement des représentations, définissant ainsi un ensemble de traits culturels spécifiques du monde étrusque. Comme le souligne M. Nazarian-Trochet : « Interroger le rapport entre homme et animal dans la définition de la cité étrusque revient à envisager les procédés de rupture, de maîtrise mais aussi de conciliation et de proximité entre les hommes et les bêtes, à savoir la valorisation des pratiques de chasse, d'élevage et de domestication familière ».

L'ouvrage montre la capacité de synthèse remarquable de l'auteur, qui a su assimiler en profondeur une ample bibliographie pour en nourrir ses analyses. Entrer dans le détail de chaque partie excéderait les limites de cette présentation. Je reprendrai ici quelques traits saillants des méthodes et des résultats acquis dans l'analyse d'œuvres et de monuments illustrant les différents domaines de l'art étrusque.

La première partie porte sur la genèse et le développement d'une iconographie de la chasse en suivant trois mouvements : les *primordia* de l'époque villanovienne, l'enrichissement décisif du répertoire à l'époque orientalisante et les réalisations majeures de l'époque archaïque. Dans la première phase, les motifs gravés sur les parures et les armes ou peints sur les vases représentent des chasses de proies indigènes (cerf, sanglier). L'examen d'un objet singulier, sans doute à usage rituel, le brûle-parfum en bronze provenant de Bisenzio (nécropole de l'Olmo Bello), daté du dernier quart du VIII^e siècle av. J.-C., montre cependant que le thème cynégétique (chasse au loup, capture du cerf (hypothétique), chasses animalières) s'inscrit dans un système de représentations reposant sur des symétries et des oppositions entre les figurines humaines (couple avec un enfant, laboureur, duel guerrier, couple de convives) et animales (singes et oiseaux) composant le décor. La présence de l'objet dans une tombe féminine suggère que la chasse est un marqueur du statut et non du genre de la défunte, un trait observé de façon récurrente en Étrurie et dans les communautés italiques. C'est le cas par exemple des tombes peintes de Paestum au IV^e siècle av. J.-C., lorsque la cité est sous hégémonie lucanienne.

Avec l'intégration des princes étrusques dans les réseaux méditerranéens dès la fin du VIII^e siècle av. J.-C. et au cours du siècle suivant, l'intensification des échanges avec les pays du Levant et le monde égéen se traduit par l'incorporation des animaux exotiques, surtout les grands félins, dans le répertoire cynégétique. Un intérêt majeur de la contribution de M. Nazarian-Trochet, comme je l'ai souligné, repose sur la valorisation de l'impact des représentations orientales du roi chasseur, à côté des modèles de la céramique protocorinthienne importée en Étrurie, sur la construction par les élites étrusques de leurs propres images de souveraineté. Ces analyses sont menées de façon prudente et argumentée en prenant également appui sur les sources littéraires.

La poursuite du thème cynégétique dans la dernière section permet de suivre l'évolution du modèle de la chasse royale vers celui de la chasse aristocratique au cours du VI^e siècle av. J.-C., lorsque les cités sont au plus haut de leur puissance et que la composition des élites qui les gouvernent se modifie en s'élargissant grâce à l'intensification des échanges commerciaux. Deux cas exemplaires de l'essor et du renouveau des formes artistiques sont pris comme cas d'étude : le décor en bronze des chars d'apparat, tel celui de Monteleone di Spoleto, centré sur des épisodes de la vie d'Achille, où la chasse héroïque se conjugue avec l'exaltation de la valeur guerrière, et deux tombes peintes de Tarquinia, la tombe de la Chasse et de la Pêche et la tombe du Chasseur, dans lesquelles le thème cynégétique, fondé sur les *realia* de la chasse,

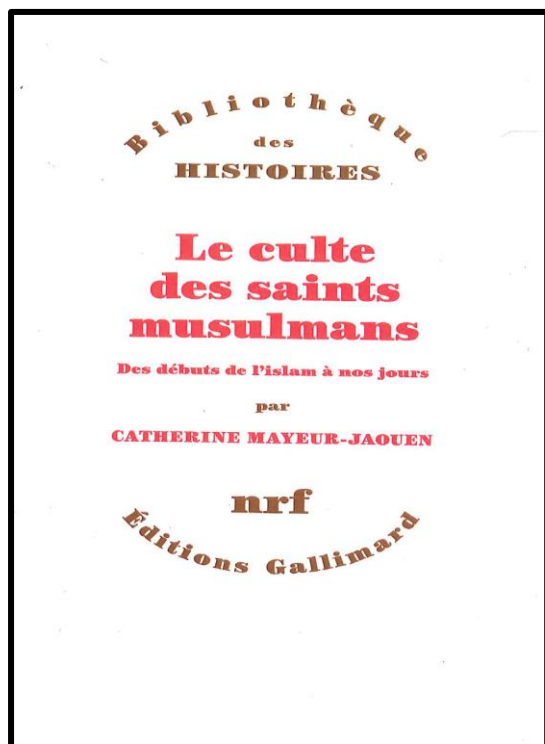
devient l'argument principal de l'éloge du défunt, tout en laissant entrevoir dans ces images une métaphore de la mort et du passage dans l'au-delà.

Ces conclusions introduisent l'étude des chasses mythiques de la deuxième partie centrée sur deux héros chasseurs et tueurs de monstres, Héraclès et Bellérophon, attestés dans l'iconographie étrusque dès l'époque orientalisante, dont les exploits ont inspiré des œuvres majeures de la sculpture étrusque. Il suffit de citer les statues d'Héraclès sur les décors en terre cuite des temples de Véies, de Caere, de Pyrgi, comme de la Rome des Tarquins, et la Chimère en bronze d'Arezzo, célèbre depuis la Renaissance. Mais on trouve aussi dans l'ouvrage d'excellents développements, fondés sur la mise en série des images figurant les travaux d'Héraclès sur la céramique à figures noires, produite dans les ateliers de Caere et de Vulci, qui montrent l'appropriation active par les Étrusques de cette « figure du chasseur modulable » : tantôt vainqueur du monde sauvage, lui-même ensauvagé, tantôt modèle athlétique et guerrier, propice à l'éducation de la jeunesse, sans oublier la dimension eschatologique du héros affrontant les monstres jusqu'aux Enfers. L'épisode de la quête du troupeau des bœufs de Géryon et du voyage de retour depuis la Grande Grèce et la Campanie jusqu'en Étrurie, met en valeur l'image idéale du pasteur et sacrificateur d'animaux, que l'on peut domestiquer. Poursuivant l'étude des peintures funéraires par dossiers successifs, M. Nazarian-Trochet aborde à propos de la scène de chasse à la laie, éponyme de la tombe tarquinienne de la Laie noire (vers 450 av. J.-C.), la question de la distinction entre représentations génériques et mythiques (chasse au sanglier de Calydon, ou chasse à la laie de Crommyon affrontée par Thésée). Elle conclut de façon mesurée et convaincante en faveur d'une chasse « héroïsante » inscrite dans un rituel associant mise à mort sacrificielle et banquet, les motifs cynégétiques peints sur les frontons s'inscrivant, aux VI^e et V^e siècles av. J.-C., dans un rapport constant avec les banquets, les danses et les jeux figurés sur les parois (voir les planches XI à XIII).

Au début de la troisième partie, dédiée aux chasses animalières, M. Nazarian -Trochet rappelle la permanence du thème depuis les premières attestations, au VII^e siècle av. J.-C., à Véies et à Caere, tout en soulignant son importance au sein d'un corpus de 73 scènes peintes examinées. Elle observe aussi que leurs schémas récurrents, classés en quatre types (pl. IX), se prêtent à l'analyse des transferts et des transformations de motifs largement inspirés du répertoire orientalisant que l'on peut assimiler à des figures de style. Elle en montre l'aboutissement dans l'art animalier archaïque en poursuivant l'analyse des vases du Groupe pontique et des hydries de Caere. Grâce à de fines analyses de la signification des scènes « secondaires » en fonction de leur distribution sur la surface de l'objet, elle souligne l'analogie entre le chasseur et le prédateur et retrouve sur ces objets de plus large diffusion les associations thématiques mises en évidence dans les sections précédentes (violence guerrière, maîtrise du monde sauvage, défense du troupeau et protection du territoire). On insistera ici sur l'étude originale et novatrice dédiée aux « dessous du banquet », dans laquelle l'auteur examine le cas singulier des animaux sauvages apprivoisés peints dans de « petites scènes de genre » sous les lits des convives. C'est le cas du jeune cervidé sur la paroi droite de la tombe de la Laie noire, ou de petits félins telle la genette prête à assaillir deux pigeons sur la paroi du fond de la même tombe. Sur la paroi du fond de la tombe du Triclinium, un chat ou un guépard s'élance vers un coq et une perdrix tandis que sur les parois latérales, de petits carnivores grimpent sur les arbustes pour tenter d'attraper les oiseaux. Dans la tombe des Démon bleu, c'est en auxiliaire de chasse, qu'un petit félin (caracal, guépard ou serval) a été identifié sur le rocher qui surplombe la scène de chasse au cerf sur la paroi à gauche de l'entrée. M. Nazarian-Trochet enrichit son analyse d'un développement très intéressant sur les petits félins domestiques dans l'antiquité méditerranéenne et des images judicieusement choisies soulignent le caractère ludique de ces animaux d'agrément exotiques, signes de distinction pour leurs propriétaires.

Dans la dernière section, l'analyse du rapport entre le chasseur et la mort a été profondément renouvelée grâce aux résultats tout récents obtenus par la photographie multispectrale de peintures jusqu'ici quasiment illisibles, en premier lieu les deux chasses peintes sur la partie supérieure de la paroi d'entrée de la Tombe des Démons bleus, mise au jour en 1985, dont la découverte marque un tournant dans l'analyse du décor funéraire à partir du milieu du V^e siècle av. J.-C. La scène peinte sur la paroi latérale droite montre le voyage de la morte dans l'au-delà, amorçant ainsi le thème majeur de l'iconographie funéraire du IV^e siècle av. J.-C. où le banquet, situé dans l'outre-tombe, représente dans l'ordre généalogique les membres défunts de la famille. La meilleure visibilité des chasses peintes de part et d'autre de l'entrée, à droite, la chasse à un sanglier monstrueux, à gauche, la poursuite d'un cerf, rendent beaucoup plus explicite la relation étroite entre la chasse et le passage du défunt dans l'au-delà, tout en soulignant la valeur exemplaire et héroïsante de l'exploit cynégétique et son rôle initiatique dans l'éducation des jeunes membres de la famille, présents dans les deux scènes. Ce lien est confirmé par la tombe 6222 (tombe de Thesanthai), voisine de la tombe des Démons bleus, où la chasse au cerf, identifiée sur la paroi à gauche de l'entrée, surmonte une figure de Charon brandissant un énorme maillet, première représentation à ce jour du portier des Enfers. L'étude iconographique est complétée par un développement bienvenu sur la perception et la représentation des cervidés dans les sources littéraires grecques et latines, et sur l'apport des sources archéozoologiques en contexte sacré. On soulignera enfin l'intérêt des observations développées dans cette section pour mesurer l'impact de cet arrière-plan tyrrhénien sur l'analyse des chasses peintes sur les tombes de Paestum, en particulier le motif de la chasse au cerf.

Cet ouvrage en tous points remarquable par sa richesse et le caractère novateur de ses résultats fondés sur une démarche originale à la croisée entre l'étruscologie et l'étude du monde animal a été publié sous le patronage de l'*Istituto Nazionale di Studi Etruschi ed Italici* et de sa section française. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Catherine Mayeur-Jaouen, *Le culte des saints musulmans des débuts de l'islam à nos jours*, Paris, Éditions Gallimard, 2024, 622 p. Ce volume reprend un projet ancien de l'auteure, celui d'écrire une histoire du culte des saints qui lui avait été demandée voilà plus de 20 ans pour la collection « Islamiques » dirigée par Dominique et Janine Sourdel aux PUF. Depuis le projet a pris de l'ampleur et couvre désormais l'ensemble du monde musulman des origines à nos jours. Dès l'introduction, très éclairante, l'auteure rejette les attaques – qu'elle va démontrer une à une dans l'ouvrage – qui depuis le XIX^e siècle n'ont cessé de discréditer ces pratiques, les qualifiant de paganisme mal islamisé, d'islam des classes populaires, voire analphabètes, d'islam des campagnes et des femmes. C. Mayeur-Jaouen prend d'emblée le contre-pied des réformistes musulmans qui affirment que le culte des saints «

n'est pas l'islam véritable ».

L'ouvrage suit un plan chronologique depuis l'apparition en pleine lumière du culte des saints au IX^e siècle (même si l'auteure pense qu'on peut le faire remonter quasiment à l'époque du prophète Muḥammad) jusqu'aux développements les plus contemporains avec la destruction massive des mausolées de saints par Daesh en Irak ou en Syrie ou encore par les autorités chinoises au Xinjiang. Deux chapitres (V et VI) échappent à ce classement et sont consacrés : d'une part aux lieux qui peuvent être très divers et aux rituels véritables marqueurs d'un islam ancré dans le temps et dans l'espace ; d'autre part aux pèlerins, notamment aux femmes auxquelles ces cultes sont pleinement ouverts, et aux fidèles des lieux saints partagés entre différentes communautés.

En étudiant l'origine du culte des saints, l'auteure s'élève contre l'idée, longtemps véhiculée par les orientalistes puis par les réformistes musulmans, selon laquelle ce culte serait une survivance païenne, les mêmes lieux étant tour à tour récupérés depuis l'Antiquité par les religions dominantes pour vénérer parfois les mêmes saints comme les prophètes antéislamiques. Si de tels cas existent comme par exemple le culte au mausolée d'Abū l-Hajjāj dans les ruines du temple de Louxor, les sanctuaires sont en majorité des créations proprement musulmanes et, quand ils s'inscrivent dans une continuité, ils ne reprennent en rien des traditions et des rituels païens ou chrétiens et ne sont pas non plus le résultat d'un quelconque syncrétisme, mais le fruit d'une islamisation pleine et entière, fruit d'un processus long et graduel d'accaparement et de transformation du lieu ou de réécriture de la vie du prophète. De même, dans les pratiques et les rituels, le modèle repris d'un bout à l'autre du monde musulman est celui du pèlerinage à la Mecque, le ḥajj, avec la circumambulation dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, le contact physique avec le tombeau du saint et les prières rituelles et d'invocations (*du'āt*) et les vœux (*nadhr*) : « Les sanctuaires édifiés en l'honneur des saints sont autant de petites Mecque ».

L'essor du culte des saints s'explique d'abord par le succès du culte des imams chiites et des membres de leur famille, hommes et femmes, à partir des IX^e-X^e siècles, notamment sous le patronage des Bouyides en Irak et en Iran et des Fatimides en Ifrîqiya et en Égypte. Se multiplient alors les mausolées et se développent des rituels qui pour certains resteront la caractéristique de cette branche de l'islam, comme celui du battement de coulpe. En réaction à ces nouvelles pratiques qui suscitent un enthousiasme populaire, la réaction sunnite reprend le modèle de la construction de mausolées en les consacrant à des saints dont les tombes sont nouvellement « inventées » comme celle des Compagnons du prophète ou des héros des premières conquêtes musulmanes, puis des oulémas ou des ascètes plus contemporains. C'est le soufisme qui, à partir du XIII^e siècle, va structurer ce culte des saints dans le monde sunnite : les tombeaux sont désormais intimement associés à des confréries qui deviennent des éléments structurants à la fois de l'espace et des sociétés locales. La large diffusion du *waqf*, ces biens de mainmorte dont les revenus assurent le financement du mausolée et du personnel qui lui est attaché, permet, avec le don des pèlerins, la survie économique, voire la prospérité, de ces institutions. Les confréries soufies associées au culte des saints sont aussi un des instruments de l'islamisation profonde des campagnes à la fin du Moyen Âge (en Égypte par exemple) et la propagation de l'islam vers de nouvelles contrées, notamment dans l'Asie du Sud-Est.

Le culte des saints devient un phénomène majeur de l'islam à partir de la dynastie mamlouke lorsque les sultans et les émirs financent la construction de complexes monumentaux bien souvent centrés autour d'un tombeau de saint dans les grandes villes et couvrent les campagnes de mosquées et de *qubba*-s, ces édifices à coupole érigés au-dessus du cénotaphe du saint. C'est aussi à cette époque que le culte des saints se diffuse de façon massive aux marges du monde musulman, au Maghreb, en Anatolie ou dans le monde indien, accompagnant partout l'islamisation des territoires et présentant à la fois des traits communs et des particularismes locaux. L'époque dite des « trois Empires » (ottoman, safavide et moghol) marque véritablement l'apogée du phénomène dans l'ensemble du monde musulman du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle. Les pouvoirs locaux multiplient la rénovation et la construction des sanctuaires, les dote de reliques indirectes (les ossements des saints n'étant pas utilisés comme reliques en islam), notamment du Prophète Muḥammad (marques de son pas dans la pierre, poils de sa barbe, vêtements, etc.). Le culte des saints, fortement soutenu par le pouvoir, devient, s'il n'a jamais cessé de l'être, une source de légitimation des dynasties musulmanes.

Cette période de fort développement voit cependant surgir les premières critiques contre ces pratiques, émanant d'abord d'hommes de religion isolés comme Ibn Taymiyya, puis de mouvements naissants comme celui des wahhabites en Arabie. Cela conduit insensiblement à un tournant majeur de l'islam à la fin du XVIII^e siècle : le culte des saints fait l'objet, durant les XIX^e et XX^e siècles, d'un procès en arriération. L'explosion urbaine et l'exode rural, le développement de l'instruction masculine puis féminine, les progrès de la médecine et la chute de la mortalité infantile, les contacts avec l'Occident ne serait-ce que par le biais de la colonisation sont autant de facteurs qui vont rendre tout d'abord moins nécessaire le culte des saints, par exemple des saints guérisseurs, faire régresser l'espace physique réservé à son implantation et encourager le développement des mouvements réformistes. Ceux-ci rejettent le culte des saints assimilé à l'associationnisme païen. L'intercession du saint (*tawassul*) auprès de Dieu qui est au cœur de cette spiritualité est rejetée et les *mawlid*-s, c'est-à-dire les fêtes des saints qui scandent le calendrier des quartiers et des villages, sont condamnés pour être des moments de mixité sexuelle et religieuse, de plaisir (musique, danses, poésies) et de débauche.

Une autre cause de ce recul a été, après la fin de la colonisation, la prise de contrôle des sanctuaires et de leurs finances par les États post-coloniaux qui se sont appuyés sur le

culte des saints pour développer un islam national comme au Maroc ou en Égypte. Le mausolée perd alors une partie de sa sacralité au profit d'une patrimonialisation du lieu et d'une folklorisation des pratiques (ex. les derviches tourneurs). La lente sécularisation de ces lieux a transformé aujourd'hui certains d'entre eux en hauts lieux du tourisme.

Dans le dernier chapitre consacré au culte des saints depuis 1979, date de la révolution iranienne, l'auteure dresse un tableau contrasté. D'un côté, le monde chiite, est marqué par un renouveau spectaculaire du culte des saints tant en Iran que dans les pays où se trouvent une communauté chiite (Irak, Syrie, Liban). On assiste à une rénovation et bien souvent à une reconstruction des tombeaux de saints selon une architecture typiquement iranienne faite d'énormes coupoles et de façades couvertes de tuiles vernissées. Émergent également de nouvelles figures de la sainteté : des personnalités à la fois religieuses et politiques comme Musa Sadr ou l'ayatollah Khomeiny, mais aussi les martyrs des différentes guerres du Proche-Orient, voire des auteurs d'attentats suicides ! Du côté sunnite, un net recul est à noter, ne serait-ce qu'en se fondant sur la diminution des tombeaux de saints victimes de l'urbanisation, de la spéculation immobilière, puis des destructions de Daesh et des salafistes dans les années 2010. On notera, comme le fait très justement remarquer l'auteure, que les grands programmes de restauration, de l'Unesco notamment, après les destructions de Daesh, portent rarement sur les mausolées de saints. Ce recul favorisé aussi par le développement d'un islam dématérialisé et déterritorialisé avec le développement des chaînes satellitaires, d'internet, des réseaux sociaux ne marque cependant peut-être pas l'inexorable extinction du culte des saints : « le monde du *ghayb* (invisible, inconnu) jadis dompté par les saints semble de retour ».

Ce ne sont là que quelques éléments de ce livre particulièrement foisonnant et dense qui décrit par exemple avec une extrême minutie la nature profonde de ce culte, les attentes des pèlerins, leurs pratiques et leurs contacts physiques avec les lieux. C. Mayeur-Jaouen parvient à livrer ce gigantesque panorama d'un phénomène majeur de la religion musulmane en se fondant sur des bases solides reposant à la fois sur une maîtrise impressionnante de la bibliographie et sur une très riche expérience de terrain qui rend très attachant ce monde des pèlerinages populaires musulmans. »